

Après des débuts dans l'illustration publicitaire à la fin des années 70, le dessinateur Tito a en quelques mois lancé trois séries de BD (« Jaunes » sur scénario du belge Bucquoy, « Soledad » et « Tendre banlieue ») qui ont immédiatement rencontré le succès, particulièrement la dernière qui fait depuis huit ans les délices des lecteurs d'Okapi. Tito y exprime son goût du réalisme en faisant la part belle aux sentiments. La chose est assez rare pour qu'on ait envie de le rencontrer.

Joie par les livres : *Comment est né le projet de « Tendre Banlieue » ?*

Tito : C'est la rédaction d'Okapi qui m'a contacté, peu de temps après la parution du premier album de « Jaunes ». Je crois qu'ils ont été sensibles à la lisibilité de mon travail. Ceci dit, j'ai toujours aimé les enfants. J'avais dans un coin de ma tête l'envie, un jour, de raconter une histoire à des jeunes. Je voulais décrire l'univers dans lequel je vis, celui dans lequel j'ai grandi : la banlieue. On la présentait à l'époque comme un ghetto sordide, où les gens s'entre-tuaient, et ça m'agaçait. J'ai décidé de montrer que ça n'était pas que ça, d'où le titre... « Tendre banlieue », deux mots qui ne sont pas couramment associés. Je n'ai pas réagi à la proposition de Bayard en terme de catégorie : western, aventures, etc. Mon seul désir était de parler aux adolescents. Je suis espagnol, je vis en banlieue. J'ai essayé de faire passer ma façon de voir la vie, et le malaise que j'ai peut-être ressenti quand j'étais adolescent, ma double culture. Quand j'étais ado, les français me considéraient comme un espagnol, et les espagnols me traitaient de français. Cette expérience m'a finalement enrichi, et j'essaie de la retransmettre.

J.P.L. : *Pouvez-vous nous parler de la technique graphique que vous employez ?*

T. : Mes références sont Giraud, Gillon. J'ai un dessin classique. J'aime qu'il soit très proche de la réalité. Je fonctionne par identification, dans mes scénarios comme dans mon dessin. Je m'inspire de ce qui m'entoure. Je retranscris des décors réels, et pour ça, j'utilise la photo. C'est une habitude qui date de « Jaunes » dont l'action se passe en Belgique. J'ai dû très vite me documenter, et je suis allé sur place prendre des photos. Dans « Soledad » également, les décors espagnols sont très importants pour l'atmosphère. J'ai bien essayé de faire des croquis, mais c'était trop long, aussi bien pour les décors que pour croquer certaines attitudes. La mémoire n'est pas suffisante pour retranscrire la justesse d'un pli de vêtement, ou tel petit détail d'architecture. Quand c'est possible, je fais également

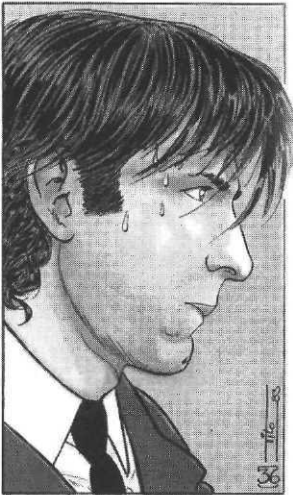
TÊTE A TÊTE

avec
Tito



Soledad, Tome 3, Glénat

TÊTE A TÊTE



Jaunes, Tome 4, Glénat

poser un modèle que je photographie en situation. Sinon, comme mes collègues, je m'inspire des photos qui paraissent dans les journaux.

J.P.L. : *Cette vocation quasi-documentaire se retrouve-t-elle dans les scénarios ?*

T. : La part de fiction est énorme. Elle représente 80, 90 % du total. Pour « Tendre banlieue », je n'ai en fait qu'un seul sujet : malgré nos différences, nous pouvons vivre ensemble, nous sommes semblables et nos différences nous enrichissent. Pour chaque épisode une petite étincelle déclenche l'histoire, je trouve une anecdote et après c'est l'imagination qui travaille. Bien sûr je suis sensible à l'air du temps, aux anecdotes, je reprends parfois des choses lues ou vues à la télé, mais c'est plus comme une vibration... Je ne suis pas un vrai grand raconteur d'histoires, je ne suis pas un dessinateur d'action, je suis plus à l'aise dans l'intimisme. Ce qui touche les lecteurs, je crois, ce sont les petits détails, un regard, une attitude... Et ça, je ne sais pas l'analyser, je ne peux pas le planifier, et je suis finalement incapable de l'expliquer. Je ne cherche pas à conquérir les adolescents, à les séduire. C'est peut être pour ça aussi que ça marche. A cet âge-là, on ne peut pas les flatter. Si on fait semblant de jouer le jeu avec eux en trichant, ils vous larguent, ils ont raison d'ailleurs...

J.P.L. : *Comment gardez-vous le contact ?*

T. : J'ai des amis instituteurs qui me permettent de rentrer dans leurs classes. J'y lis parfois mes scénarios pas pour que les élèves me donnent des idées, mais pour voir comment ils réagissent : quand ils chahutent, je dois revoir. Quand c'est le silence, je mets une croix rouge, ça veut dire que ça les intéresse, que je dois creuser dans cette direction... En aucun cas je n'essaie de les espionner, de les mimer, dans leurs attitudes ou leur argot.

J.P.L. : *On vous a reproché de décrire un univers assez protégé, pour ne pas dire privilégié. Comment réagissez-vous à cette critique ?*

T. : Je vis dans l'univers que je décris et je m'en inspire. La déformation de l'information fait qu'on croit que la banlieue n'est rien d'autre que cette zone à problèmes gigantesques. J'ai une certaine pudeur, et je me vois mal dire aux jeunes que les choses sont mauvaises, que la vie est nulle, qu'ils ont raison de se droguer. J'ai plutôt tendance à vouloir donner du positif. Quand je parle du divorce, je ne masque pas les drames, mais je ne tire pas vers le négatif. Je sais que « Tendre Banlieue » est lu dans certains centres de la DASS par des enfants à gros problèmes. Je ne suis pas sûr qu'ils s'identifient

complètement aux personnages, mais s'ils prennent l'histoire pour une espèce de conte de fées et qu'elle leur fait du bien...

J.P.L. : *A propos, pourriez-vous nous parler des réactions des lecteurs ? On dit que vous avez un courrier phénoménal...*

T. : Ça commence presque avant la parution, quand l'annonce est passée dans les pages du journal, les lecteurs écrivent pour se plaindre : « Oui, un mois c'est trop long... ». C'est très stimulant. En cours de parution, ce qu'on remarque le plus, c'est l'identification. Les lectrices écrivent (les filles écrivent plus que les garçons) pour parler de tel ou tel personnage.

Quand j'ai raccourci les cheveux de Virginie, j'ai reçu des dizaines de lettres de protestation. Je n'avais pas le droit de toucher à Virginie. Ils ne parlent même plus de bandes dessinées. Ce que je leur décris leur appartient, je ne suis que l'intermédiaire entre cet univers et eux-mêmes. Certains courriers sont très forts : de temps en temps je reçois des lettres qui commencent par « Je n'écris jamais à un inconnu, mais toi, j'ai l'impression de te connaître depuis toujours », et souvent elles passent du vouvoiement au tutoiement. Je reçois aussi des courriers plus délicats, par exemple au moment du *Grand frère*, qui parlait du divorce, et qui a touché semble-t-il beaucoup de lecteurs, j'ai reçu plusieurs lettres de jeunes qui me disaient : « Voilà, Tito, je suis dans la même situation que Thierry (le personnage), mes parents vont divorcer. Que me conseilles-tu de faire ? ». J'essaie de répondre le plus pudiquement possible. Ce phénomène ne se produit que pour « *Tendre Banlieue* ». « *Jaunes* » et « *Soledad* » touchent les adultes, mais on sait que ça leur plaît uniquement par les chiffres de vente...

J.P.L. : *Que pensez-vous de la littérature pour adolescents ?*

T. : Je ne la connaissais pas. J'y viens de plus en plus, je l'aborde comme de la documentation. J'essaie de voir comment sont traités certains thèmes, je me tiens au courant. Je trouve qu'il y a d'ailleurs des choses très belles, très riches qui débordent largement le public des adolescents, et pourraient toucher des adultes.

Tous mes personnages ont entre 10 et 18 ans, mais je suis persuadé qu'on peut parler de mal-être ou de racisme à tout âge, et qu'on peut être « universel » dans ce créneau. Je crois qu'il est bon que les adultes reviennent de temps en temps à cet âge un peu fragile, dont on veut s'échapper justement à cause de cette fragilité. Je crois qu'on n'en sort jamais vraiment d'ailleurs, et c'est tant mieux.



propos recueillis par Jean-Pierre Mercier

Tendre banlieue, Tome 1, Bayard